

Livres noirs sur écrans blancs

Chrystine Brouillet

Numéro 10, automne 1983

Littérature et cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillet, C. (1983). Livres noirs sur écrans blancs. *Nuit blanche*, (10), 61–62.

livres noirs



Folle à tuer, 1275 âmes, Monsieur Ripley, La petite fille au bout du chemin, Eaux profondes, vous avez lu? Non? Vous avez vu alors? Coup de torchon, Plein soleil, L'ami américain? Oui? Non? Alors faut-il lire ou s'asseoir devant l'écran?

Il faut s'asseoir devant l'écran avant de lire. Sinon, vous risquez d'être légèrement déçus. Dans tous les cas, le film, même inquiétant, ne traduit pas l'angoisse sourde du roman policier. Sauf *L'ami américain*, de Wim Wenders. Ce réalisateur a réussi à recréer, non, à créer le climat particulier qui drape les romans de Highsmith.

Le climat, voilà... Patricia Highsmith écrit des romans d'atmosphère. Atmosphère malsaine, presque nauséuse. Atmosphère qui colle à la peau des héros. Des héros qui n'ont rien des inspecteurs omniscients ou des vengeurs passionnés; ils obéissent à une loi obscure qui est celle de tuer. Ils tuent parce qu'ils tuent. Sans émotion ou presque. Parce que c'est nécessaire. La vie comme de la glu. Ce sont ces descentes aux enfers, absolument froides, donc équivoques, qui caractérisent l'œuvre de P. Highsmith.

L'ami américain est un film réussi parce que le héros est condamné à l'avance. Et le spectateur le sait confusément parce que le climat l'y incite. Il a peur pour le pauvre type qui ne sait pas ce qui l'attend vraiment. Il a peur des silences du film, des voyages en train et de Ripley. Ce Ripley au visage assez ordinaire nous rappelle que les criminels n'ont pas toujours des mines étranges ou patibulaires. Highsmith comme Wenders excellent dans leur propos: un crime qui s'infiltre dans le quotidien, dans une vie jusque là bien organisée.

Si le film de René Clément, *Plein soleil* (*Monsieur Ripley*) suit parfaitement l'histoire d'un jeune homme qui tue un autre jeune homme et usurpe son identité, il ne rend pas toute la puissance machiavélique du roman car Clément s'est trop attaché à l'intrigue. Il faut avouer aussi que Alain Delon est trop beau pour incarner le jeune homme moyen.

Jean-Louis Trintignant en Victor dans *Eaux profondes* est nettement plus convaincant. Le



L'ami américain, 1977

seul hic, c'est que le cinéaste a cru inutile de raconter la fin du roman...

Dans *Folle à tuer* (*O dingos, O châteaux*), c'est la violence qu'on fait sauter. Le film d'Yves Boisset est doux, poli comparé au roman de Jean-Patrick Manchette. Mais comme l'intrigue regorge de rebondissements, les personnages du film ont quand même le souffle court. Julie a toujours trois tueurs à ses trousses et un enfant à sauver. *Folle à tuer* demeure un bon thriller mais rend mal le polar de Manchette: *O dingos, O châteaux* est rongé, déchiqueté par des êtres répugnants ou terrifiants. Il y a du sang, de la sueur et une folle beaucoup plus folle que Marlène Jobert. On a peur avec Julie mais d'elle également. Ce qui n'est pas le cas dans l'adaptation cinématographique.

Un choix plus éclairé: Jodie Foster dans *La petite fille au bout du chemin*. Même implacable candeur, logique désarmante, peur dure et fraîche impudeur. Même immoralité charmante. Mon cœur battait presque aussi vite au visionnement du film qu'à la lecture du roman de Laird Koenig. Presque? Les personnages du texte m'ont semblé plus morbides, surtout le fils Hanet, et le déroulement de l'histoire est plus lent. On a donc peur plus longtemps.

Rigolades similaires à voir *Coup de torchon* ou à me taper *1275 âmes*. Si je préfère le livre, ▶

Plein soleil, 1959



sur écrans blancs



c'est que je peux le consulter chaque fois que j'en ai envie. Bertrand Tavernier a un tout petit peu écorché l'histoire, mais le texte de Thompson n'incline pas au respect (!). Philippe Noiret y trouve un de ses meilleurs rôles: il est presque aussi veule, dégoûtant, cynique (et sympathique) que le Nic Corey du romancier. J'écris presque mais je me demande comment il pourrait faire pire. L'humour encre de pieuvre nous submerge de rire. Est-ce pour mieux nous étrangler? À voir! ●

Christine Brouillet

La petite fille au bout du chemin, Laird Koenig, Livre de poche.
Monsieur Ripley, Ripley s'amuse, Eaux profondes, Patricia Highsmith, Livre de poche.

1275 âmes, Jim Thompson, Carré noir.
Folle à tuer, Jean-Patrick Manchette, Carré noir.

commentaires de lectures

Cette nuit la liberté, Dominique Lapierre et Larry Collins, Laffont

La vie de Mahâtura Gandhi, Louis Fischer, Belfond

Autobiographie, Gandhi, quadrige/PUF

Lettres à l'âshram, Gandhi, Albin Michel

La Bhagavad Gîta, Points/Sagesse

Frère François, Julien Green, Seuil

Comme chez bien d'autres le film *Gandhi* a éveillé chez moi un intérêt pour celui qui fut l'une des plus grandes figures de ce siècle.

J'ai lu avec intérêt, comme on dévore un livre d'aventures, *Cette nuit la liberté*, le récit de Dominique Lapierre et de Larry Collins, les duettistes de récits de catastrophes planétaires, *Paris brûle-t-il?*, *Le cinquième Cavalier*. Se collant au film pour refaire surface au point de laisser entendre qu'il en est la version écrite («un grand livre/un grand film», affirme Laffont en page couverture), c'est, en fait, une fresque de l'ascension des Indes à l'indépendance dans le plus pur style de deux spécialistes du genre. Bien fait, il aide à comprendre les événements, y compris ceux qui ont suivi l'assassinat du Mahâtura.

Le livre du journaliste américain Louis Fis-

cher, plus ardu à lire, moins «romancé», est davantage un témoignage. Publié peu après sa mort, en 1950, il est également un hommage de la part d'un grand reporter qui l'a bien connu. Il nous fait pénétrer davantage le personnage.

Écrite en 1925 au mitan de sa vie et conçue comme un acte politique, son autobiographie est fascinante puisqu'elle montre comment il instruisait ses Partisans. Il s'agit, en effet, de courts articles qu'il publiait dans son journal *Vie nouvelle* (car Gandhi fut journaliste). Et à la fois un être fondamentalement religieux et un homme politique. Ceux qui s'intéressent davantage au saint qu'au politicien liront avec tout autant d'intérêt ses *Lettres à l'âshram* où de l'une de ses prisons — il en connut plusieurs — il expose à ses disciples ses règles morales.

Règles qui ne sont pas sans rappeler celles de saint François d'Assise dont le portrait tracé par Julien Green dans *Frère François* ressemble sous plusieurs aspects à celui de Gandhi. Particulièrement en ce qui concerne le dénuement, le culte de la pauvreté, l'amour des êtres et l'importance de la chasteté qui amène François à fuir les femmes et Gandhi à mortifier son corps pour n'avoir plus avec elles de commerce charnel.

J'avoue enfin que je n'ai pas encore lu la *Bhagavad gîta*, le livre de chevet de Gandhi dans lequel cet assimilé apprit à redevenir Indien, et Hindou,



Photo Caméra Press
Parimago